

Le goût du risque

... Etienne Perrot s.j., Genève

Economiste, professeur au Centre Sèvres et
à l'Institut catholique (Paris)

Une grande inquiétude traverse le monde occidental : celle de l'incertitude, du risque et de l'échec, le grand tabou d'aujourd'hui. Sur le plan privé ou collectif, chacun tente de s'en prémunir en cherchant la sécurité auprès de « spécialistes ». Il est temps d'accepter les contradictions de la vie : le risque zéro n'existe pas. D'où l'exigence de la solidarité.

Certains adolescents se risquent hors des pistes ou au volant d'engins mal maîtrisés, pour friser l'accident et ressentir les frissons de la vie. Certains couples, se croyant plus raisonnables, risquent tout sur le sentiment. En fait, risque et passion, sans être du même monde (l'un calcule, l'autre pas), doivent être conjugués, surtout dans la société moderne. Car dans la culture urbaine d'aujourd'hui, les partenaires - commerciaux, intellectuels ou sexuels - sont librement choisis pour n'importe quoi de rentable ou de gratifiant, ce qui rend l'avenir très incertain et confirme l'adage de Petitjean¹ : « Ma foi sur l'avenir, bien fou qui se fiera, tel qui rit vendredi dimanche pleurera. »

Le libre choix du partenaire, allié aux institutions protégeant la propriété et les richesses acquises, a engendré, avec une responsabilité individuelle plus grande et un accroissement de la richesse, des disparités choquantes et la mise au rancart de beaucoup. Outre ces effets sociaux, la culture libérale a produit des risques nouveaux : risques liés aux fluctuations erratiques des marchés, risques venus de la défaillance - involontaire ou calculée - des partenaires, risques également propres aux organisations performantes : même les vaches sélectionnées, véritables fontaines à lait, sont plus fragiles que les vaches rustiques moins productives.

Le secours de la science

Contre les risques, la société moderne attend de la science secours et protection : aucun magazine n'oublie sa page « pratique » qui nous fait profiter des nouvelles découvertes : grâce à la science, nos intestins sont rendus plus fluides, nos têtes plus légères, nos cœurs plus palpitant et notre vieillesse plus longue. Mieux encore, le calcul des probabilités permet une maîtrise, non pas des accidents particuliers qui peuvent fondre sur nous, mais des genres d'accidents que notre prudence ordinaire ne suffit pas à éviter. Nous ne savons pas si nous serons victimes d'un vol, d'une maladie ou d'un incendie, ni ne connaissons le nombre d'années qui nous restent à vivre. Notre assureur ne le sait pas davantage, mais il peut calculer le montant global des vols et incendies qu'il lui faudra compenser, ainsi que la masse des frais de santé ou des rentes vieillesse qu'il lui faudra verser.

Restent les risques inconnus, ceux que l'on n'a encore jamais vus et sur lesquels les assureurs ne se prononcent pas, car ils ne peuvent ici s'appuyer sur aucun calcul : effets écologiques d'une nouvelle molécule, lancement d'un nouveau type de satellite, énergie atomique, séismes et, dans le champ personnel, sautes d'humeurs de notre partenaire qui semblait si gentil, jadis.

1 • Héros comique créé par Racine pour sa pièce *Les plaideurs*.

La science ici perd de sa superbe ; néanmoins, elle n'est pas encore entièrement démunie, car elle sait qu'elle ne sait pas tout ! La prudence prend ici le visage de la précaution et se comporte comme l'explorateur qui ne s'aventure pas sans biscuits dans une contrée où il n'a jamais mis les pieds.

La science fournit une garantie croissante contre les risques de la nature, mais non pas contre les risques venus de la société : nos ennemis sont parfaitement capables - parfois mieux que nous-mêmes - de faire usage contre nous de leur savoir. En portent témoignage les guerres modernes, les manœuvres internationales visant à limiter la diffusion de l'arme nucléaire, mais également nos inquiétudes devant nos ordinateurs infestés de virus ou notre crainte de voir notre carte de crédit piratée par un informaticien plus compétent que les professionnels qui sont à notre service. Bref, le risque est toujours là dans cette société où nous ne sommes pas les seuls à être intelligents.

De la science à la peur

La science joue en fait un rôle ambigu : plus je sais, plus je prends conscience des risques, et plus j'ai peur. Qui a peur ? l'enfant attiré par les gentils gazouillis de l'eau dans la bouilloire et qui s'approche naïvement du fourneau ? ou bien sa maman qui sait le danger ? Ne m'inspirent aucune crainte les étiquettes où sont indiqués tous les ingrédients susceptibles de me causer quelque dommage, jusqu'au moment précis où je repère un élément que je connais pour son danger réel ou supposé.

Mieux encore : je prends conscience que les chercheurs eux-mêmes, y compris dans les sciences les plus « dures » - celles qui sont supposées donner des

certitudes, comme la physique, la chimie et dans une moindre mesure la biologie - ne peuvent travailler sans prendre le risque d'interpréter : ils hésitent, et finalement s'engagent sur le terrain mouvant de l'incertitude, ce qui permet à la science d'avancer.

Un bon scientifique a toujours peur de se tromper, et je le reconnais par son souci de préciser les limites de validité de ses hypothèses. Les faux scientifiques, encore trop nombreux dans le journalisme et dans l'enseignement, se contentent de proclamer des résultats sans en connaître les conditions. Dans le meilleur des cas, ils font coller les phénomènes à quelque théorie : leurs discours ressemblent à ces publicités cachées dans l'information fournie par certains journaux, ou encore à ces magazines d'entreprise qui montrent uniquement les réalisations qui ont marché. Rien n'est faux dans ces *success stories* de la science ou de l'entreprise ; mais le vrai savant voit vite que, derrière leur assurance trompeuse, ces informateurs sont inspirés par la terreur sacrée qui domine notre modernité, celle du risque et de l'échec.

A défaut de prévenir tous les risques, le vrai scientifique tire profit des échecs qui lui permettent de préciser ses hypothèses et les conditions de validité de sa théorie. Dans la fusée lunaire de Tintin, à l'approche d'une météorite qui risque de pulvériser la fusée et ses passagers, le professeur Tournesol montre moins de peur face à sa mort imminente... que face à la perspective d'avoir à refaire ses calculs : Hergé caricature ici le scientifique pur sucre. Les faux scientifiques se contentent d'ajouter quelques explications supplémentaires à leurs affirmations précédentes, convaincus que leur science ne peut pas les tromper, ignorant que la science

est un phénomène humain, comme tel toujours perfectible, qui ouvre les voies d'une infinie complexité.

La question du sens

La science n'explique pas, à elle seule, la peur. Mes expériences passées, tout spécialement les plus traumatisantes, m'ont rendu sensible aux dangers. L'expérience d'autrui a également joué son rôle, mais plus modestement, car l'expérience d'autrui est un peigne pour les chauves : elle n'a guère d'utilité. En fait, c'est la signification de l'événement qui fait le risque.

Le risque est relatif non seulement à mon patrimoine, capital en tout genre (relations, santé, culture, expérience), mais aussi au sens que je donne à ma vie. En effet, le risque est toujours vécu comme un non-sens ; il place celui qui en a conscience dans la situation inconfortable du danger possible mais incertain : le pire n'est jamais sûr, dit-on. Le meilleur non plus. Le risque est toujours vécu comme une crise ; il interdit de pré-

voir précisément l'avenir et ouvre la porte d'une hésitation toujours désagréable.

Qu'un événement inattendu bouleverse la stabilité du système physique ou social, s'écroule alors l'édifice conceptuel qui me semblait jusque-là si bien assuré. Tous ceux qui ont vécu un tremblement de terre ont fait cette expérience : les repères disparaissent ; nul ne sait plus où il est, ni quoi il est, tant il est vrai que l'identité est liée au lieu où l'on peut être touché, ce qui suppose des balises repérables.

Je ne méprise donc pas cette verbalisation qui, le risque étant avéré, balbutie quelque signification. Non pas que ces discours provoqués par le danger ajoutent beaucoup de connaissances au fonctionnement de notre société. Leur mérite, important, consiste à rappeler que les « lois » de la nature et de la société ne sont valables que tant que reste stable le système physique ou social dans lequel ces lois s'inscrivent. A cet important mérite s'ajoute un second, essentiel : ces discours esquissent une signification qui permet de sortir de la mouise.

La crise financière, économique et sociale que nous traversons produit de semblables phénomènes de langage : mis à part quelques prophètes de malheur, aussi peu entendus que Cassandre, rares furent les économistes qui ont annoncé la catastrophe ; mais la crise étant avérée, une foule nombreuse de leurs congénères s'est répandue un peu partout pour donner une signification, avec la même fallacieuse assurance, de ce qui s'était passé. Cela n'est pas vain. Suite aux cataclysmes et aux accidents ferroviaires de grande importance, des « cellules psychologiques » chargées d'aider les accidentés à surmonter leur traumatisme sont quelquefois mises en



place. Ici encore les mots jouent un rôle positif. Comme dans le cas de traumatisme personnel, pouvoir verbaliser l'innommable, trouver des mots pour dire l'impensable permet d'assumer l'hésitation et, en esquissant une signification, de faire face à l'inconnu.

La communauté de risque

Aussi balbutiant soit-il face au risque, le langage tisse la trame d'une solidarité. Jusqu'au XVII^e siècle, le risque, c'était le destin mis en scène par les poètes : le soldat devait être valeureux, mais c'est Dieu qui donnait la victoire ; le laboureur devait être consciencieux, mais c'était le ciel qui accordait de bonnes récoltes. Face à Dieu, c'était l'égalité parfaite.

Au siècle des Lumières, Dieu disparaît du discours sur le risque. L'opportunité le remplace. C'est la modernité qui rend maître du monde : « Le risque, c'est le hasard d'encourir un mal, avec l'espérance, si nous y échappons, d'obtenir un bien », disait l'abbé Condillac. Aujourd'hui, le risque n'est connoté que négativement : le risque, c'est le danger, l'échec toujours envisagé. Le monde incertain est un monde mouvant où ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui peuvent bouger.

La qualité première est alors la réactivité : face aux situations risquées, il faut pouvoir liquider sa position, se défilier ou, mieux encore, ne pas s'engager pour ne pas se faire balloter ici et là. L'idéal est celui du braconnier qui fait un coup

rapide puis disparaît. Chacun s'imagine naïvement que « être nulle part », c'est être en sécurité. Sécurité, peut-être ; mais « être », c'est douteux.

S'il faut donc que je sois quelque part pour exister, autant assumer consciemment les risques de ma situation, et pour cela désigner risques et peurs avec les mots que je peux. Le risque apparaît alors tel qu'il est : ambivalent. Son côté négatif engendre la peur pour soi-même ; son côté positif fonde une solidarité avec autrui. La peur peut être mauvaise conseillère, mais elle me stimule aussi à rechercher des moyens nouveaux. Le risque révèle également des richesses spirituelles insoupçonnées, comme on le voit lors des drames humanitaires : rien ne pousse tant à la solidarité active et compatissante que le danger commun.

« Je mets tous mes œufs dans le même panier, je mise tout sur toi. »² Dans un monde liquide, ce refrain d'amoureux est stupide. Pour être raisonnable, il lui manque de quitter la peur pour soi-même et s'engager sur une solidarité née du danger commun. Cette mise au jour des risques affrontés ensemble est la condition d'un amour durable. Donner son amour à un seul relève alors d'une certitude intérieure qui, sans cacher l'échec toujours possible, croit que l'enjeu, le projet commun vaut le risque. L'enjeu est la vraie mesure du risque.

E. P.

2 • Dans la comédie musicale *Follow the fleet* (*En suivant la flotte*), filmée en 1936, Fred Astaire et Ginger Rogers dansent sur cette chanson au refrain bien peu raisonnable : « Je mets tous mes œufs dans le même panier, je mise tout sur toi. Je donne tout mon amour à un seul. Si c'est le mauvais cheval, que le Ciel me secoure. »